

DOSSIER THÉMATIQUE 2

LES NOMS PROPRES EN MÉDITERRANÉE ANCIENNE : INTRADUITS OU INTRADUISIBLES ?

dir. Audrey VASSELIN, Elisa LE BAIL et Matilde GARRÉ

TO TRANSLATE OR NOT TO TRANSLATE? NOMS PROPRES ET TRADUCTION : INTRODUCTION AU DOSSIER

Audrey VASSELIN

Docteure en histoire
de la Grèce ancienne
Université Paris 1
Panthéon-Sorbonne
UMR 8210 ANHIMA

Elisa LE BAIL

ATER et doctorante en histoire
de la Grèce ancienne
Université Paris 1
Panthéon-Sorbonne
UMR 8210 ANHIMA

Matilde GARRÉ

Maîtresse de conférences en
linguistique des langues anciennes
Université Côte d'Azur
Ancienne membre de l'École
Française d'Athènes
UMR 7320 BCL

RÉSUMÉ

Les noms propres sont-ils traduisibles, ou relèvent-ils, pour partie, de ce que l'on peut appeler des « intraduisibles » ? Cette question ouvre sur une série de problèmes qui touchent directement à leur statut : quelles sont les catégories de noms propres, comment les comprendre et les interpréter selon leurs contextes d'usage, et selon quels principes décider de les traduire ou non ? Ces questions seront abordées dans la présente contribution afin de donner un premier aperçu non seulement des difficultés liées à la possibilité et à la volonté de traduire les noms propres des textes de la Méditerranée antique, mais aussi des solutions qui ont été adoptées face à des noms dont l'opacité sémantique ou la densité culturelle résistent à toute équivalence univoque. Ce sera l'occasion d'examiner les avantages et les limites des procédés employés, tant dans l'Antiquité qu'à l'époque contemporaine. Enfin, ces considérations introductives offriront une synthèse des principaux résultats présentés dans les articles réunis dans ce dossier.

MOTS-CLÉS

Intraduisible,
noms propres,
Antiquité,
littérature,
épigraphie.

TO TRANSLATE OR NOT TO TRANSLATE? PROPER NAMES AND TRANSLATION: INTRODUCTORY REMARKS

Abstract: Are proper names translatable, or do they fall, in part, into what might be called the 'untranslatable' category? This question brings up a series of issues that directly affect their status: which are the categories of proper names? How should they be understood and interpreted? Should they be translated or not? These questions will be addressed in this paper in order to provide an initial overview not only of the problems associated with the possibility and intention of translating ancient proper names arising from both literary and epigraphical sources of the Ancient Mediterranean, but also of the solutions adopted. We will thus be able to examine the advantages and limitations of the methods used in antiquity and today. These introductory considerations will provide a summary of the findings in the papers that make up this dossier.

KEYWORDS

Untranslatable,
proper names,
Antiquity,
literature,
epigraphy.

Αἰαῖ τίς ἂν ποτ' ᾤεθ' ὥδ' ἐπώνυμον
τούμὸν ξυνοίσειν ὄνομα τοῖς ἑμοῖς κακοῖς;
νῦν γὰρ πάρεστι καὶ δις αἰάζειν ἑμοὶ
καὶ τρίς· τοιοῦτοις γὰρ κακοῖς ἐντυγχάνω.

Ah ! Ah ! « Ajax » ! Qui donc eût jamais pensé que ce nom répondrait si bien aux maux qui m'étaient réservés ? L'heure est venue de le redire deux fois, trois fois – ah ! ah ! « Ajax » ! – alors que je me heurte à de pareils revers[1].

Les noms propres constituent, dans les langues anciennes et modernes, une catégorie nominale particulière, en ce qu'ils sont souvent intraduits. Néanmoins, il est parfois nécessaire qu'un nom propre et son étymologie (ou parétymologie) soient accessibles et compréhensibles aux interlocuteurs de la langue cible. Les difficultés inhérentes à la traduction des noms propres transparaissent tout particulièrement dans le rendu en français d'un passage de l'*Ajax* de Sophocle : Paul Mazon, même en surtraduisant, peine à restituer le jeu de mots entre le nom du personnage éponyme (Αἶας), l'interjection αἰαῖ, « hélas », et le verbe αἰάζω, « gémir ». Les mots d'Ajax (ἐπώνυμον τούμὸν ὄνομα, litt. « mon nom éponyme ») ouvrent la voie à une réflexion sur la distinction entre un nom propre et un idionyme : d'un côté, le nom propre, conçu comme une entité abstraite, recouvre plusieurs catégories, telles que l'anthroponyme, le théonyme, l'ethnonyme, le toponyme, l'ergonyme, etc. ; de l'autre, l'idionyme[2] correspond au nom propre porté par un individu, une divinité, ou encore un lieu, ancré dans son contexte historique, régional, social, culturel et familial. Au-delà de l'analyse linguistique, qui vise à comprendre et à interpréter les noms, il convient d'envisager chaque idionyme dans son contexte d'appartenance propre. C'est précisément sur ce point que la démarche anthropologique révèle toute sa pertinence : elle invite l'historien à travailler directement

sur le matériau d'origine et à s'en rapprocher le plus possible. Dans cette perspective, traduire un nom propre reviendrait à commettre une altération de ce même matériau [3], qui, comme le rappellent les éditeurs du *Manuel international d'onomastique* [4], ne véhicule pas seulement des informations linguistiques, mais aussi des éléments indissociablement liés à son contexte d'origine :

Le domaine du "nom propre" s'avère illimité. On peut s'y intéresser pour des raisons linguistiques, philosophiques, historiques, contemporaines, théoriques, ou pour ses aspects pratiques, pour des raisons légales, politiques, ethnologiques et religieuses – et tout ceci peut se limiter à une seule langue, ou s'étendre à toute une famille de langues. L'onomastique pose de nombreuses questions qui dépassent une langue en particulier, ou peuvent se révéler universelles. Si les noms propres appartiennent à une langue donnée et fonctionnent dans le cadre de celle-ci, ils n'en sont pas moins des cas particuliers des points de vue linguistique et pragmatique. Les mêmes noms peuvent en effet être examinés des points de vue syntaxique et morphologique, ou du point de vue social ou historique. Les noms propres peuvent être les preuves directes de données historiques du passé, ou en être les traces indirectes. Les noms propres peuvent aider à reconstituer des langues disparues, ou constituer les seules traces qui en restent[5].

Les particularités de ces matériaux linguistiques nous ont amenées à interroger le manque – voire l'impossibilité – de traduction des noms propres. À partir d'exemples variés (anthroponymes, toponymes, théonymes, ethniques, etc.) tirés des sources de la Méditerranée antique, les articles réunis dans le présent dossier [6] examinent les stratégies traductologiques mises en œuvre tant dans l'Antiquité que de nos jours. Ils cherchent ainsi à déterminer si la solution adoptée maintient le nom propre dans son

[1] Sophocle, *Ajax*, vers 430-433, tr. fr. Paul Mazon (CUF).

[2] Minon 2020, p. 292 ; Minon 2023, p. XXXIII-XXXVI.

[3] Cf. Ballard 2011.

[4] Eichler & al. 1995a ; Eichler & al. 1996.

[5] Eichler & al. 1995b, p. XVII.

[6] Ce dossier réunit une partie des contributions présentées dans le cadre de la journée d'étude internationale intitulée « Les noms propres : intraduits ou intraduisibles ? », qui

s'est déroulée à Paris le 3 et le 4 mai 2024, avec le soutien du Collège des Écoles doctorales de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et de l'UMR 8210 ANHIMA. Ces travaux s'inscrivent dans le cadre d'une série de manifestations et publications scientifiques visant à questionner les intraduisibles de l'Antiquité. Cf. Coignoux, Garré & Vasselin 2023a ; Coignoux, Garré & Vasselin 2023b ; Coignoux & Nicolas 2024.

état d'intraduit, ou si elle en fait un intraduisible, au sens de Barbara Cassin, c'est-à-dire « un nom que l'on ne cesse pas de traduire » [7].

Toutefois, la problématique de l'intraductibilité ne se pose pas de manière uniforme pour l'ensemble des noms propres, mais varie selon la catégorie envisagée : les différents types de noms propres doivent être examinés selon les modalités variables de leur (in)traduisibilité et de leur (in)traductibilité. Sont alors mises en lumière les difficultés intrinsèques que pose, selon la nature de chaque catégorie de noms, la décision de traduire – ou de ne pas traduire – ainsi que les implications de ces choix pour l'analyse et l'interprétation du sens. On pourra alors interroger non seulement les modalités de compréhension et d'interprétation de ces noms, mais aussi l'incidence de ces démarches sur la possibilité même de leur traduction. Face à ces obstacles, il conviendra enfin d'examiner les choix concrets opérés par les traducteurs : traduire ou ne pas traduire, et surtout, comment traduire ? Une attention particulière sera portée aux différentes formes de négociation mises en œuvre pour rendre accessible la charge sémantique du nom propre sans en trahir la singularité.

TYPES DE NOMS PROPRES : TERRAINS ET CONTRAINTES [8]

Nommer, c'est toujours plus que désigner : c'est inscrire une identité, un statut, une croyance, une mémoire collective dans un mot qui dépasse sa simple valeur linguistique. Qu'il s'agisse de noms d'individus (anthroponymes), de dieux (formules onomastiques divines), de lieux ou de peuples (toponymes et ethniques), chaque catégorie de noms propres recouvre une histoire singulière et des enjeux de traduction complexes. Derrière l'apparente fixité du nom, se cachent des représentations sociales, culturelles et religieuses qu'il faudrait, dans l'idéal, restituer sans réduire, comme en témoignent les contributions incluses dans le présent dossier.

En ce qui concerne les anthroponymes, la principale difficulté réside dans le fait que, très souvent, l'identité, le milieu social et culturel d'appartenance et la famille des individus qui ont porté ces noms sont peu ou prou connus. À l'instar de ce que l'on observe aujourd'hui encore, l'attribution d'un même nom à deux individus pouvait répondre à des motivations différentes, voire résulter de la convergence de plusieurs facteurs dans le processus de dénomination [9]. Dans cette perspective, comment une seule traduction pourrait-elle rendre la richesse sémantique et la profondeur de sens que ces idionymes revêtaient pour celles et ceux qui les portaient ? Ovide n'échappe pas à cette difficulté lorsqu'il intègre des anthroponymes dans la trame de ses *Métamorphoses*, comme l'a mis en évidence Cécile Margélidon. Mattia Capponi met quant à lui en évidence, dans le contexte de l'Empire romain, des objectifs et des solutions tout autres. Pour ce faire, il s'appuie sur l'étude des individus qui étaient chargés à Rome de traduire les documents du latin au grec, plus particulièrement sur les stratégies qu'ils ont dû élaborer pour intégrer les anthroponymes latins dans la langue grecque.

L'examen des attributs onomastiques divins [10] suit une logique quelque peu différente de celle qui préside à l'analyse des anthroponymes. « Le nom du dieu », rappellent fort à propos Nicole Belayche et Francis Prost, « est [...] un excellent fil conducteur pour comprendre les significations du dieu dans l'univers religieux où il prend place » [11]. Parce qu'ils jouent un rôle stratégique dans la communication rituelle entre humains et surhumains, la traduction des noms divins permet de rendre compte de l'ensemble des pratiques et des cultes adossés à ces noms. Le processus de traduction revient plus précisément à déterminer, au-delà de leur sens littéral, la signification que ces humains prêtaient aux noms divins, un enjeu que deux contributions de ce dossier abordent sous des angles complémentaires. Tommaso Bruni examine ainsi l'influence de l'association sémantique entre le nom du dieu *Pan* et le mot grec *πᾶν* « tout » sur son culte, non

[7] Cassin 2004, p. 17.

[8] Pour une présentation générale et globale des études onomastiques voir Eichler & al. 1995a ; Eichler & al. 1996 ; quant au classement des différents types de noms propres : Witkowski 1995.

[9] Minon 2023, p. XXXIII-XL.

[10] Nous choisissons ici d'utiliser le terme général

d'« attributs onomastiques divins » – en suivant Bonnet & al. 2021 – pour désigner à la fois les théonymes (en sens strict, e.g. Athéna, Zeus), les épicièses (e.g. Pallas pour Athéna) et les épithètes poétiques (e.g. « aux doigts de rose » pour Aurore), d'autant que la distinction entre ces deux dernières catégories demeure floue et discutée.

[11] Belayche & Prost 2005, p. 113.

seulement en contexte grec, mais également dans le monde romain. À l'inverse, lorsqu'aucune parétymologie ne permet d'éclairer de manière satisfaisante le sens d'une formule onomastique divine, c'est l'usage culturel qui oriente *de facto* l'interprétation, comme le montre Audrey Vasselin dans ses recherches sur Hellôtis.

Étroitement liés sur le plan linguistique, les toponymes et les ethnonymes révèlent, à l'analyse morphologique, deux processus dérivationnels inverses : les toponymes peuvent être formés à partir d'ethniques, et, inversement, les ethniques dériver de toponymes[12]. Cette première observation permet alors de s'interroger sur l'origine du nom lui-même et des raisons qui ont présidé à son choix. La stratification de ces noms au cours des siècles constitue un deuxième point d'intérêt : si les habitants d'un lieu changent, il arrive que les noms, que ces derniers lui attribuent, traversent les siècles. Lorsque les nouveaux occupants ne parlent plus la langue de leurs prédécesseurs, les toponymes tendent à devenir obscurs ou à faire l'objet de réinterprétations. Mais ce n'est pas la seule solution. Nele Ziegler a démontré que les locuteurs, en contexte mésopotamien, pouvaient recourir à la renomination, c'est-à-dire attribuer au lieu un nouveau nom, cette fois compréhensible pour les contemporains. Cependant, lorsque les toponymes, dans la langue source, décrivent le territoire, et que les ethniques véhiculent les éléments identitaires d'un peuple ou d'un État, comment ces dimensions peuvent-elles être rendues dans une traduction ? Leurs difficultés interprétatives comme leur complexité sémantique conduisent les traducteurs, plus encore que pour les autres catégories onomastiques, à laisser ces noms intraduits. Mais sont-ils réellement intraduisibles ?

Ces différents terrains mettent en lumière deux difficultés transversales. Pour les anthroponymes, nous ignorons souvent l'identité des personnes qui ont porté un nom donné, ainsi que les raisons qui ont présidé à son attribution ; la tâche est d'autant plus ardue qu'un même nom peut revêtir plusieurs sens selon les porteurs. S'agissant des toponymes et des ethnonymes, la réversibilité du processus de dérivation, conjuguée aux stratifications historiques et linguistiques, rend souvent ces noms opaques. Quant aux théonymes, ils occupent une position intermédiaire : ils cumulent les difficultés inhérentes aux anthroponymes, liées à l'identité de la

personne et aux motivations de l'attribution du nom, et celles des toponymes et des ethniques, liées à leurs évolutions linguistiques et culturelles. À cela s'ajoute une dimension spécifique : la réciprocité entre le nom divin et le culte adossé, c'est-à-dire que le nom peut modeler la pratique rituelle autant que le culte peut infléchir la signification du nom.

COMPRÉHENSION ET INTERPRÉTATION DES NOMS PROPRES

Avant d'envisager leur traduction tant dans l'Antiquité qu'à l'époque contemporaine, il convient d'analyser les mécanismes de formation linguistique des diverses catégories de noms propres et d'établir leur interprétation. L'identification du processus de dénomination et, à travers lui, des motivations qui ont présidé à l'attribution d'un nom, constitue à cet égard une étape fondamentale. Dans le cas des langues anciennes, cependant, les différentes phases de ce processus demeurent souvent inconnues ou inaccessibles, ce qui limite considérablement les possibilités d'interprétation. Seul l'accès au contexte d'appartenance et au processus de dénomination permettrait de restituer l'interprétation initialement attribuée par ceux qui ont conféré le nom.

Dans la Mésopotamie ancienne, la création était intrinsèquement liée au processus de dénomination. À partir du *Chant de la création*, N. Ziegler met en évidence le lien étroit qui unit, pour les habitants de la Mésopotamie, l'acte de nommer à celui de créer : ce qui n'a pas de nom ne peut exister. Dans cette perspective, comprendre les noms propres revêtait une importance capitale, d'où le choix de renommer les toponymes incompréhensibles. La contribution de N. Ziegler montre donc que ce phénomène était rendu nécessaire par la coexistence, dans un même espace, de plusieurs peuples parlant des langues différentes dans un même espace.

L'interprétation des noms propres requiert ainsi des stratégies variées, dépendant à la fois des sources, des langues, des publics concernés et des types de noms considérés. Les traducteurs de documents administratifs romains étudiés par M. Capponi sont ainsi guidés par des besoins – et donc des objectifs – avant tout d'ordre pratique et étroitement liés à la gestion de la *Pars Orientis* de l'empire : pour garantir la lisibilité

[12] Fraser 2009.

des traductions grecques, les Romains mentionnés dans les textes doivent pouvoir être identifiés sans ambiguïté. En contexte latin, C. Margélidon montre que l'opacification de la motivation grecque et l'hétérogénéité des compétences de ses lecteurs obligent Ovide à recourir à d'autres procédés littéraires pour exploiter le sémantisme des noms grecs et l'intégrer à sa création poétique : il décompose, isole ou recompose les lexèmes (ἵππος, κλέος, etc.), recourt au *nomen suppressum* et reconfigure les éléments au fil de l'intrigue pour rendre perceptible la motivation éponymique dans le récit. Ces analyses mettent donc en avant la diversité des manières d'appréhender un nom propre : selon les contextes, il devient vecteur de jeu poétique, d'innovation lexicale ou d'exigence pragmatique.

Dans certains cas, le nom cesse d'être un simple outil de communication pour devenir un véritable opérateur herméneutique. T. Bruni démontre que la proximité phonique *Pan* ~ τὸ πᾶν ne relève pas d'un simple jeu de mots : elle oriente l'interprétation du dieu vers une figure cosmologique, symbole de la totalité du monde, de Pindare au *Cratyle* de Platon. Cette lecture repose sur la μετάληψις, procédé rhétorique qui consiste à substituer au nom un synonyme de son *étymon* : dans la *Syrinx*, Pan est remplacé par Ὀλον (« Entier »), ce qui souligne l'importance de l'étymologie dans le processus interprétatif. Reprise et amplifiée par la tradition érudite, cette dynamique se prolonge jusqu'à Servius qui, dans son commentaire aux *Bucoliques*, traduit Pan par *omne* (*omnia vincit Amor*). La traduction efface le jeu phonique grec tout en prolongeant la lecture cosmologique. L'exemple révèle ainsi comment les noms propres intraduisibles appellent des détours herméneutiques – parétymologie, méalepse, traduction-commentaire – qui dépassent la lettre et produisent du sens. A. Vasselin déplace cette perspective du théonyme vers les épithètes divines. Le nom Hellôtis, morphologiquement opaque, agrège diverses interprétations concurrentes. Les scholies au vers 56 de la *XIII^e Olympique* de Pindare mentionnent trois origines du nom, chacune associée à un culte d'Athéna Hellôtis différent : à Marathon, l'épithète se rapporterait au « marais » (ἔλος), à Corinthe, elle renverrait soit à la mort de l'héroïne éponyme lors de l'invasion des Doriens, soit à la capture (du verbe « prendre » ἐλεῖν) de Pégase. Plutôt que de chercher à traduire le nom, l'article vise à replacer

le nom dans son réseau culturel et topographique. À Marathon, le calendrier sacrificiel de la Tétrapole (IV^e s. av. J.-C.) associe Hellôtis au paysage humide (celui de la « belle eau ») mais aussi à Kourotrophos, avec qui elle partage un ensemble de sacrifices chaque mois d'Hekatombeion. Cette double association met en lumière la dimension courotrophique d'Athéna.

L'ensemble des études réunies dans ce dossier montre donc que les stratégies de compréhension et d'interprétation des noms propres ne se laissent pas réduire à un modèle unique. Elles varient selon le contexte, les objectifs, les langues en question et les publics visés :

- Dans un cadre littéraire ou poétique (Ovide), le nom devient ressort esthétique, jeu sémantique ou moteur narratif pour un public d'initiés.
- Dans un cadre administratif (traductions romaines en grec) ou rituel (épicleses divines), il obéit à des contraintes de lisibilité et d'identification de Romains à destination d'une population non latinophone.
- En contexte sacré (cultes de Pan et d'Athéna Hellôtis), le nom remplit une fonction herméneutique.

L'étude comparée de ces pratiques révèle une pluralité de rapports possibles au nom propre : signe transparent au service de l'identification, outil herméneutique ouvrant l'accès à une dimension cachée du texte, ou instrument poétique brouillant volontairement les repères afin de stimuler l'intelligence du lecteur.

TRADUIRE OU NE PAS TRADUIRE LES NOMS PROPRES ?

Faut-il traduire les noms propres ? À cette question, les linguistes ont le plus souvent opposé une réponse ferme de non-recevoir. Georges Mounin affirme ainsi que « [...] la volonté d'atteindre à l'illusion d'un texte écrit directement dans notre langue [...] comporte tout au moins une limite infranchissable : les noms propres, qu'il faut garder dans la forme étrangère toutes les fois qu'elle n'est pas francisée » [13]. Traduire serait ainsi une limite que le traducteur ne doit pas franchir, à l'exception de quelques formes passées par des adaptations morphologiques ou graphiques, comme Jules César pour *Caius Iulius Caesar* ou encore Athéna pour Ἀθηνᾶ. Si l'on décide de traduire un nom propre, alors selon George Kleiber, « toute modification abou-

[13] Mounin [1955] 1994, p. 78.

tit, non à une traduction d'un nom propre, mais à un nouveau nom propre » [14]. Mais cette position *a priori* intransigeante et immuable a été, en de maintes occasions, critiquée et surtout, amendée, notamment par John Algeo [15] pour qui certaines exceptions pouvaient être envisagées, à l'instar des toponymes : *Krasnaya Ploshchad*, pour « belle place », traduite par Place Rouge en français ou encore *Red Square* en anglais. Sans pour autant affirmer que le nom propre puisse être traduit de la même façon qu'un nom commun, certains savants reconnaissent au nom propre des degrés de traduisibilité. Cet état de fait provient, comme le note Michel Ballard, de la nature même du nom propre, plus précisément de son degré d'extension : « un nom propre sert, en principe, à désigner un *réfèrent unique* qui n'a donc pas d'équivalent » [16]. Une telle limitation s'oppose ainsi au processus même de traduction qui recherche des équivalents dans la langue source. Quoi qu'il en soit, le nom propre véhicule du sens. Toujours selon M. Ballard, le « statut particulier [du nom propre] en fait un signe divisé entre un signifiant que l'on tient à préserver et un signe que l'on voudrait intégrer dans le texte traduit » [17]. C'est pour cette raison que la traduction des noms propres s'apparente à « une négociation ». Les contributions réunies dans le présent dossier montrent que le choix de traduire – ou de ne pas traduire – les noms propres, de même que les « négociations » mises en place dans ce processus, produisent des effets variables selon les stratégies adoptées et les contextes de réception.

Dans ses *Métamorphoses*, Ovide adopte une translittération latine des noms propres grecs. Comme le montre C. Margélidon, le poète recourt à un dispositif d'explicitation du sens sans proposer de traduction formelle. La stratégie paraît paradoxale : les noms grecs demeurent inchangés, mais leur signification – apparemment opaque pour un public romain – est explicitée, voire expliquée, au fil du texte. Ce procédé revient *in fine* à élaborer une forme d'étymologie poétique : l'origine des anthroponymes devient manifeste par la décomposition et la traduction en latin des lexèmes grecs qui les composent. Ovide peut ainsi exploiter la valeur sémantique des noms pour produire des jeux littéraires, comme le chiasme établi entre la mention de la centauresse Ocyrhoé et l'expression

fluminis rapidi au vers précédent, qui reprennent les deux éléments de cet anthroponyme composé (ὤκυς, « rapide », et ῥέω, « couler »). Dans ce cas précis, même en l'absence de traduction du nom propre, sa signification est rendue accessible au lecteur. À l'opposé de cette stratégie d'explicitation, l'étude de M. Capponi met en lumière une posture traductive radicalement différente : les traducteurs latins qu'il examine ne cherchent ni à expliciter ni à exploiter le sens des anthroponymes latins dans leur traduction grecque. Le nom propre est conservé tel quel, sans dispositif visant à en rendre la charge sémantique intelligible. Dans une perspective différente, la contribution de T. Bruni montre que la parétymologie qui rapproche le théonyme Pan du grec πᾶν, « tout », ouvre la voie à une interprétation traductive. Au IV^e siècle, Servius propose ainsi, dans son commentaire aux *Bucoliques* de Virgile, de lire le *omnia* de *omnia vincit Amor* (X, 69) comme une traduction latine implicite de *Pan*. Même si cette hypothèse demeure fragile, elle permettrait de reconnaître dans le vers virgilien une allusion indirecte à un épisode du mythe : la défaite de Pan face à Éros.

La question se pose avec une acuité particulière dans la traduction moderne des sources anciennes. Dans le domaine mésopotamien, N. Ziegler rappelle que les assyriologues choisissent le plus souvent de ne pas traduire les noms propres des sources éditées. Ce choix éditorial, s'il vise à préserver la forme des anthroponymes et des toponymes, n'est pas sans limites : la traduction de ces noms, lorsqu'elle est possible, peut en effet contribuer à une meilleure compréhension des textes, compte tenu de l'importance de leur signification dans la culture mésopotamienne ancienne. Enfin, l'étude d'A. Vasselin met en évidence l'existence d'un véritable intraduisible onomastique à travers l'épithète divine Hellôtis d'Athéna. Cette appellation ne se prête pas à une traduction univoque, en raison notamment des difficultés posées par son interprétation morphologique. L'épithète fonctionne alors comme un outil herméneutique intrinsèquement intraduisible : tout au plus peut-on proposer des traductions contextualisées, c'est-à-dire valables uniquement pour un contexte donné. Dans la traduction du calendrier sacrificiel de Marathon publiée en ligne sur *Attic Inscriptions Online* (AIO), Stephen Lambert choisit par exemple de rendre *Hellôtis* par « des marais » [18].

[14] Kleiber 1981, p. 503.

[15] Algeo 1973.

[16] Ballard 1998, p. 201.

[17] Ballard 1998, p. 219.

[18] SEG 50.168, ID : AIO_317,
URL : <https://www.atticinscriptions.com/inscription/SEG/50168>.

Malgré la diversité des solutions adoptées, les contributions réunies convergent vers un même constat : le choix de traduire, de ne pas traduire ou de recourir à des solutions intermédiaires dépend étroitement du contexte, des langues en présence et du public visé. Dans cette perspective, les traducteurs sont amenés à opérer, pour reprendre le terme de M. Ballard, des formes de « négociation » dont les modalités varient selon les *corpora* et les traditions interprétatives. Pour conclure, les cinq contributions réunies dans ce dossier éclairent, à partir de terrains et de catégories onomastiques variés, les formes que prennent l'intraduisibilité

et l'intraductibilité des noms propres dans l'Antiquité. Les études de cas montrent surtout que la traduction des noms propres n'oppose pas mécaniquement deux solutions – traduire ou laisser intraduit – mais engage une diversité de choix et de négociations visant à rendre intelligible, autant que possible, la charge linguistique, culturelle et pragmatique du nom propre. C'est ce que rappelle, de manière exemplaire, Ajax dans l'œuvre sophocléenne : le malheur de son sort, que le jeu étymologique de son nom laissait déjà pressentir. ■

BIBLIOGRAPHIE

- ALGEO, John, 1973**, *On Defining the Proper Name*, Gainesville.
- BALLARD, Michel, 1998**, « La traduction du nom propre comme négociation », *Palimpsestes* 11, p. 199-223.
- BALLARD, Michel, 2011**, « Épistémologie du nom propre en traduction », *Translationes* 3, p. 33-47.
- BELAYCHE, Nicole & PROST, Francis, 2005**, « Introduction », dans Nicole Belayche & Pierre Brulé (éd.), *Nommer les dieux. Théonymes, épithètes, épicleses dans l'Antiquité*, Turnhout, p. 113-114.
- BONNET, Corinne, LEBRETON, Sylvain, GALOPPIN, Thomas, GUILLON, Élodie, LAURENT, Antoine & PORZIA, Fabio, 2021**, « "Les dénominations des dieux nous offrent comme autant d'images dessinées" (Julien, Lettres 89b, 291 b). Repenser le binôme théonyme-épithète », *Studi e materiali di storia delle religioni* 84, p. 567-591.
- CASSIN, Barbara (éd.), 2004**, *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris.
- COIGNOUX, Adrien, GARRÉ, Matilde & VASELIN, Audrey (dir.), 2023a**, « Les Intraduisibles », *Anabases, Traditions et Réceptions de l'Antiquité* 38/2, p. 71-174.
- COIGNOUX, Adrien, GARRÉ, Matilde & VASELIN, Audrey, 2023b**, « À la recherche des Intraduisibles de l'Antiquité : problèmes et projets », *Anabases, Traditions et Réceptions de l'Antiquité* 38/2, p. 73-88.
- COIGNOUX, Adrien & NICOLAS, Thibaud, 2024**, « Facteurs d'intraduisibilités des langues anciennes : une tentative de typologie », *Ktèma : Civilisations de l'Orient, de la Grèce et de la Rome antiques* 49, p. 91-106.
- EICHLER, Ernst, HILTY, Gerold, LÖFFLER, Heinrich, STEGER, Hugo & ZGUSTA, Ladislav, 1995a**, *Les noms propres. Manuel international d'onomastique*. Tome 1, Berlin, New York.
- EICHLER, Ernst, HILTY, Gerold, LÖFFLER, Heinrich, STEGER, Hugo & ZGUSTA, Ladislav, 1995b**, « Préface », dans Eichler & al., *Les noms propres. Manuel international d'onomastique*. Tome 1, Berlin, New York, p. XVII-XXI.
- EICHLER, Ernst, HILTY, Gerold, LÖFFLER, Heinrich, STEGER, Hugo & ZGUSTA, Ladislav, 1996**, *Les noms propres. Manuel international d'onomastique*. Tome 2, Berlin, New York.
- FRASER, Peter Marshall, 2009**, *Greek Ethnic Terminology*, London.
- KLEIBER, George, 1981**, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris.
- MINON, Sophie, 2020**, « Le projet LGPN-Ling : analyse étymologique et sémantique des anthroponymes grecs antiques », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 115/1, p. 253-297.
- MINON, Sophie, 2023**, « Introduction », dans Sophie Minon (dir.), *Lexonyme. Dictionnaire étymologique et sémantique des anthroponymes grecs antiques*, Volume 1, A-E, p. xv-xl.
- MOUNIN, Georges, 1994**, [1955] *Les Belles Infidèles*, Lille.
- WITKOWSKI, Teodolius, 1995**, « 40. Probleme der Terminologie », dans Eichler & al., *Les noms propres. Manuel international d'onomastique*. Tome 1, Berlin, New York, p. 288-294.